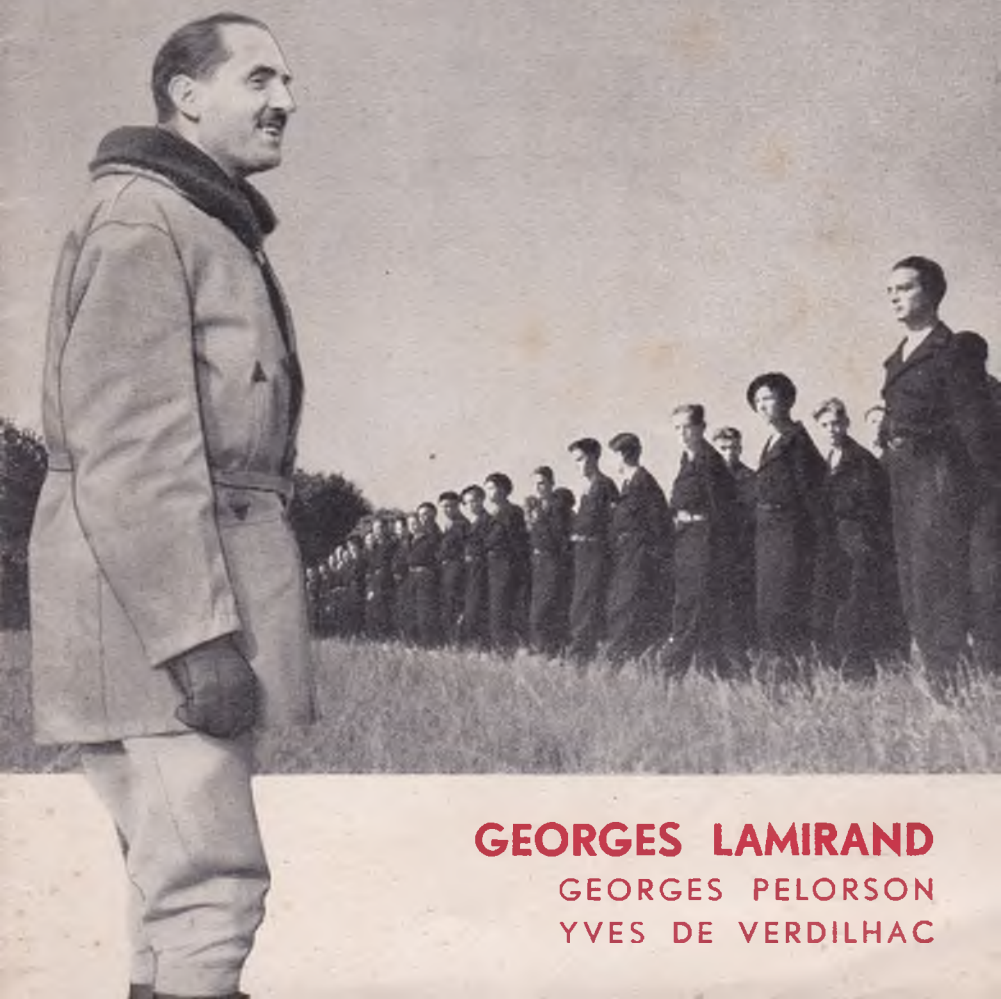


FRANCE NOUVELLE,
A NOUS, JEUNES !

VERS L'UNITÉ



GEORGES LAMIRAND
GEORGES PELORSON
YVES DE VERDILHAC

GEORGES LAMIRAND

Secrétaire général, Chef
de la Jeunesse française.



JEUNES,

Vous êtes des Jeunes venus de tous les coins de l'horizon, de tous les milieux; je vois parmi vous des Jeunes qui ont appartenu ou appartiennent à différents mouvements de jeunesse, des Jeunes qui n'appartiennent à aucun mouvement, il y a des ouvriers, il y a des étudiants, il y a des paysans; les uns et les autres vous pouvez différer par vos opinions politiques ou religieuses, mais tous, quel que vous soyez, vous avez solidement enraciné au fond de votre cœur la volonté absolue de consacrer toutes vos forces, toute votre énergie au relèvement du pays, sous les ordres du Chef vénéré et indiscuté, le Maréchal PÉTAIN.

D'ordre du Maréchal :

C'est au nom du Maréchal que je viens vous trouver; je viens vous apporter ses consignes. L'heure n'est plus aux ménagements, l'heure est aux ordres, l'heure est aux chefs de commander, aux troupes d'obéir. Ce sont des ordres que je viens vous apporter. Le langage que je vais vous tenir sera donc celui du Chef, un langage sévère.

C'est PEGUY qui disait, et j'aime à le redire : « Il me faut dire la vérité avec l'accent qu'elle comporte, tristement si elle est triste, durement si elle est dure, joyeusement si elle est joyeuse ». Je vous parlerai donc tour à tour, tristement, durement et joyeusement.

Révolution Nationale.

La Révolution du Maréchal, il faut le savoir, c'est d'abord une Révolution et une vraie Révolution, c'est-à-dire un changement complet et radical des habitudes mauvaises qui nous ont conduits dans le malheur où nous sommes; et le Maréchal a ajouté que la Révolution devait être nationale et il entendait par là que cette Révolution ne profite pas à un seul Parti, mais que cette Révolution soit celle du pays tout entier.

La Révolution, c'est-à-dire rupture et reconstruction.

Rupture avec tout ce qui nous a conduits là où nous sommes, et d'abord cet esprit de jouissance qu'a stigmatisé le Maréchal, ensuite le mensonge, la déloyauté, l'esprit d'intrigue, les énergies gaspillées entre tous les Français, et puis un certain capitalisme international. Voilà quelles furent les principales causes de nos maux.

Mais il ne suffit pas de détruire, il faut construire, construire, et d'abord nous construire nous-mêmes, et c'est peut-être là la Révolution qui sera la plus difficile à opérer, renoncer à ce qui nous a rendus médiocres, avoir conscience de la force que nous représentons, chacun entre nous.

Tout à l'heure on parlait d'un bloc solide que l'on apporterait à l'édifice commun; eh bien ! oui, il est grand temps que les jeunes Français se rendent compte du potentiel qu'ils représentent, un potentiel magnifique — j'en parlerai tout à l'heure et je dirai les encouragements splendides que l'on peut remporter de cette croisade à travers la Jeunesse française dont le Maréchal m'a confié la mission — un potentiel magnifique.

Jeunes, vous rendez-vous compte de ce qu'il y a en vous, vous rendez-vous compte de la force que vous représentez, de cette puissance de travail que vous ont léguée vos anciens. Regardez le pays et regardez ce que des générations de Français ont fait : un peuple travailleur, un peuple loyal, un peuple gai aussi, car autrefois en travaillant les Français chantaient.

Voilà ce que vous êtes, et vous avez un trésor inouï en vous-mêmes. Et vous voudriez le laisser mourir, vous voudriez comme tant d'anciens ont fait, négliger ce capital au lieu de le faire fructifier. Mais à l'heure actuelle, il n'y a plus un seul Français, un seul jeune qui voudrait refuser de donner le maximum de lui-même.

Révolution sociale.

Voilà d'abord ce que vous ferez. Vous ferez ensuite ce que j'appellerai la Révolution sociale. Moi qui vous parle, je le fais sans démagogie, je ne cherche pas les voix, je n'ai pas le droit de flatter le peuple; il m'a suffi depuis vingt ans de vivre au milieu de lui, d'avoir ce grand honneur, et c'en est un, de commander des milliers d'ouvriers, et je puis vous donner le témoignage, au cours de ces vingt années, je crois avoir bien connu le peuple, je crois l'avoir bien compris, et en tout cas je suis certain de l'avoir profondément aimé. Je puis donc en parler sans crainte d'être accusé de démagogie.

J'ai vu dans certaines usines de splendides réalisations et j'ai connu des chefs au cœur généreux qui ont fait vraiment et pleinement leur devoir social,

mais je dois dire avec aigreur et tristesse que la règle générale c'était de considérer l'ouvrier comme un matricule, un matriculé comme tant d'autres. Il entra à l'usine, prenait un numéro et au gré de la prospérité ou des difficultés économiques il était maintenu ou congédié.

Mais nous voulons nous autres poser une autre théorie, celle de l'homme-collaborateur. Dans la Révolution du Maréchal, l'ouvrier ne sera plus considéré comme un matricule, mais comme un homme, un homme complet, un homme dont on respectera l'activité, un homme auquel on assurera un salaire qui lui permettra de vivre et d'élever dignement sa famille.

Il aura fallu que ceux qui nous ont dirigé jadis puissent connaître la vie d'une cité ouvrière, puissent pénétrer dans cette cité les jours de paie et les veilles de chômage, et qu'ils puissent pénétrer dans ces foyers au bout de huit jours, de quinze jours et d'un mois d'arrêt de l'usine. Alors ils auraient compris ce que représentaient l'insécurité et la fragilité du prolétariat. Ah, comme on se sent honteux et triste lorsque l'on a pendant des années connu ces choses et que malgré toute la force que l'on a apportée à les combattre on est demeuré impuissant et que l'on a vu misères et malheurs s'accumuler.

Tout cela est maintenant fini. Une chose que l'on ne sait pas assez, c'est que le Maréchal a une idée dominante : après avoir obtenu la paix qu'il prépare et qui sera une paix dans la dignité, sauvegardant au maximum nos intérêts, le Maréchal n'a qu'un désir, c'est de créer cet Etat national dans lequel il y aura plus de justice et plus de fraternité, et pour dire le mot, plus d'amour.

On ne verra plus les conditions de travail épouvantables que nous avons pu constater dans tant d'usines.

Je me souviens, dans une usine que je ne nommerai pas, avoir vu dans un petit atelier annexe à un atelier principal, sans autre aération que celle venant de cet atelier principal, un ouvrier, un ancien forgeron, un homme splendide, résistant, pouvant affronter les pires intempéries et les pires fatigues, et à côté de lui un petit apprenti qui roulait les bandages que le vieux forgeron réparait. Ce petit apprenti était une victime car il travaillait dans des conditions épouvantables d'hygiène. Et il arriva ce qui devait normalement arriver : au bout de quelques mois l'enfant prenait un chaud et froid, il était mal soigné, la tuberculose le gagnait peu à peu. Et pendant cinq ans, chaque année, un enfant, dans cet atelier, est mort, et pendant cinq ans, il y eut des contremaîtres, des ingénieurs, des ingénieurs en chef, un directeur qui ont constaté la chose, mais ils n'ont jamais fait le rapprochement entre la mort de ces enfants et les conditions dans lesquelles ils travaillaient.

Voilà encore l'un des points sur lesquels doit s'opérer la Révolution nationale. Il faut que les chefs prennent conscience de la qualité humaine de ceux qu'ils commandent et ils ne doivent pas les laisser dans des conditions de travail telles qu'un enfant de quatorze ans y trouve la mort.

Il ne faut pas davantage que l'on puisse établir un équilibre économique au détriment du salaire de l'ouvrier.

Combien d'industriels se sont préoccupés des budgets de leurs ouvriers ? Il y en a, j'en ai connu, et je dois ajouter que ce furent en général l'exception. Le premier soin d'un chef d'industrie n'est-il pas de donner à son personnel un salaire qui lui permettra de vivre. Là aussi la Révolution doit s'accomplir. Il faut que l'on puisse établir des conditions économiques telles que l'ouvrier puisse vivre et faire vivre dignement tous les siens. Mieux encore, le Maréchal

veut, et nous voulons tous, qu'un ouvrier devienne un collaborateur, il faut qu'il soit associé le plus intimement possible à la production, **il faut que l'ouvrier, il faut que le patron, il faut que tous ceux qui collaborent à la production soient unis dans une même équipe, unis dans les bons comme dans les mauvais jours.**

Le Maréchal a dit à Saint-Etienne, il l'a répété à Commentry et il y a quinze jours encore à l'occasion de la première réunion du Comité consultatif, qu'il fallait que les anciens égoïsmes qui ont permis tant et tant de misères soient définitivement brisés et qu'il fallait faire cette Révolution. Le Maréchal le veut, et nous le voulons.

Cette solidarité sur le plan de l'entreprise, nous la voulons également sur le plan de la cité, du pays. Il faut que, quel que soit la place que nous occupions dans le pays, nous ayons conscience de cette solidarité et ce n'est qu'en prenant conscience et en nous aidant les uns et les autres à porter mutuellement notre fardeau que nous arriverons à refaire notre FRANCE forte.

Communauté européenne.

Mais il y a plus encore. Hélas, au risque d'en chagriner certains, mais comme je le disais tout à l'heure, l'heure n'est plus aux ménagements, l'heure est à la vérité toute pure, il faut avoir le courage de ce qu'on pense, il faut avoir la fermeté de le dire, il y a une solidarité qui n'est pas une solidarité nouvelle, mais qui est nouvelle pour tant et tant de gens.

Au siècle de la radio et de l'avion les distances se sont singulièrement modifiées, le monde est devenu tout petit et de même qu'autrefois il y avait une solidarité entre les départements et les provinces, de même, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas il y a maintenant une solidarité entre les peuples.

Alors vous voudriez que le Maréchal, pleinement conscient des problèmes qui se posent ait agi de telle sorte que la France soit absente de cette solidarité, vous voudriez que le Maréchal ait refusé de permettre à la France de jouer son jeu, vous auriez voulu que la France soit absente de cette construction européenne nouvelle qui s'élabore à l'heure actuelle. Le Maréchal l'a dit, il a foi en l'unité française, il croit au génie français, et il veut que le génie de la pensée française rayonne comme toujours au cours des siècles.

Métier d'homme.

C'est là votre rôle à vous autres, les Jeunes, de participer activement à cette construction dont je viens d'indiquer le schéma rapide; travail difficile. Plus tard je parlerai des obstacles. Il faut travailler pour arriver à se maintenir, à se développer, à continuer à faire rayonner notre génie. Ah ! n'ayez pas d'illusions sur ce point. On rencontre encore parfois des jeunes qui se figurent que des temps heureux reviendront. Comme ils se réservent des lendemains douloureux ! A l'heure actuelle, Jeunes, dites-le vous bien, c'est un travail acharné qu'il faut faire du matin au soir. Le temps est fini où les jeunes étudiants avaient l'occasion de faire du « chahut », de s'amuser, de se distraire et de négliger les cours. Le temps est fini où les jeunes ouvriers de quinze ans, refusant d'apprendre un métier parce que, manœuvres, ils gagnaient tout de

suite un peu plus, mais à vingt, à trente ans, à cinquante ans, toute leur vie ils étaient encore des manœuvres, alors qu'ils auraient pu avoir un métier et un beau métier.

Ah ! Jeunes ouvriers, je vous en supplie, ne refusez plus l'étape de l'apprentissage, apprenez un métier. C'est si beau un métier, un métier que l'on connaît, un métier que l'on respecte, un métier que l'on vit vraiment.

Et je vous l'affirme pour en avoir vu un peu dans tous les pays que j'ai visités, que l'ouvrier français, et j'en ai connu de ces ouvriers magnifiques, quand il veut vraiment connaître à fond son métier et le vivre pleinement, que l'ouvrier français est un ouvrier magnifique. Jeunes ouvriers de demain, soyez tous des ouvriers magnifiques. N'est-ce pas un crime, lorsque l'on pense qu'au cours de la guerre, nous avons manqué d'ouvriers spécialisés ? Vous avez la possibilité, vous avez le devoir d'apprendre votre métier, de l'apprendre à fond.

Unité de la Jeunesse.

Et j'en arrive au second point, peut-être aussi important que le premier, peut-être davantage. Ah ! qu'il importerait peu qu'une équipe soit constituée par des éléments splendides si elle n'était unie, profondément unie. Tout à l'heure on a parlé en différents termes de l'union et de l'unité, et je vous disais moi-même en commençant mon allocution que la Jeunesse française avait soif de cette union et de cette unité. Tout à l'heure je vous parlerai de l'unité du pays, mais auparavant je veux parler de l'unité de la jeunesse.

Eh bien, sachez-le, l'unité de la Jeunesse française ne sera pas le fait d'une jeunesse au service d'un clan, d'un parti, ou d'un égoïsme quel qu'il soit. Il n'est pas possible qu'à l'heure où le danger nous guette, à l'heure où nous avons cette tâche écrasante, où nous avons cette tâche de relever le pays, nous puissions songer à mettre tout le pays, toute la France, au service d'un parti, et recommencer ce qui nous a fait mourir. Jamais ! En tout cas soyez certains que ce ne sera pas le Maréchal qui prêtera la main à cela, et ce ne sera certainement pas moi qui sera le Chef de cette Jeunesse là.

On se donne entièrement à une révolution, et c'est ce don absolu de soi qui constitue l'unité. Nous sentons qu'il est indispensable que tous Français pensent d'une façon semblable sur tous les devoirs principaux, et c'est pourquoi le Maréchal a pensé qu'il était utile et même indispensable de me donner les pouvoirs nouveaux qui me permettront de reconstruire d'une façon morale, sociale et professionnelle toute la jeunesse.

Cela en effet est indispensable. Il faut en effet, si nous voulons une France unie et forte, qu'il y ait une même empreinte qui s'exerce sur toute la Jeunesse française, ce qui ne veut pas dire que l'on ôtera à chaque Français la possibilité de s'épanouir sur tous les plans qui sont propres. Le Maréchal l'a dit, il respectera la pluralité de tous les mouvements, mais dites-vous bien, et c'est ce que nous avons dit il y a dix jours à Uriage, qu'il est bien évident que ces mouvements montreront au Pays le minimum qu'ils doivent apporter, et ce minimum est déjà un large minimum, et les mouvements qui ne le réaliseront pas seront supprimés, vous pouvez en être certains.

Et l'on pourrait continuer longtemps pour expliquer comment l'unité de la Jeunesse française est plus qu'en voie de réalisation. Je constate un peu

partout que chaque jour qui viendra l'affirmera davantage, et alors sans emprunter aucune formule à personne, nous trouverons notre formule à nous qui nous permettra de nous former ensemble, de nous épanouir ensemble.

La dissidence : crime contre la Patrie.

J'ajoute seulement que cet exemple de l'unité de la Jeunesse devait bien servir au Pays tout entier. Tout à l'heure avec une grande force, on a dit l'erreur que commettait un certain patriotisme que l'on a pu appeler un patriotisme refoulé, et ici je crois pouvoir ajouter que **autant le Maréchal s'est incliné devant le patriotisme, devant l'ardeur manifestée par tant de jeunes égarés, autant, à partir du moment où il a dit avec toute sa tristesse et avec tout son amour de père, que tout ce qui était dissidence, devenait un crime contre la Patrie, autant il a considéré que persévérer c'était effectivement commettre un crime contre la Patrie.**

Comment à un moment où enfin la France a cette chance inouïe d'avoir un chef, d'avoir un vrai chef, et tout à l'heure en terminant je dirai pourquoi il est vraiment le chef capable en qui on peut avoir confiance, comment à ce moment là, alors que le feu est encore à la maison, alors qu'il faut éteindre cet incendie et qu'il faut reconstruire la maison, on peut encore discuter sur celui qui commande, on peut encore discuter sur les ordres qu'il donne; il est impossible de continuer plus longtemps ainsi.

Français, je vous en supplie, au nom du Maréchal, ayant conscience de la gravité de leur faute, pas un seul d'entre vous ne doit rester en dehors de la communauté parce que la France a besoin de tous ses fils. Il faut qu'une fois pour toutes on comprenne le danger que nous courons, que l'on comprenne que la seule chance que nous ayons à l'heure actuelle de nous sauver, c'est d'être soumis, c'est d'être unis. Et bien oui, persévérer une heure de plus dans la dissidence, je le répète, c'est un crime contre la Patrie.

Croire, Obéir, Combattre.

Certains amis qui me sont chers m'ont reproché la position que j'ai prise, la position d'un Français mobilisé au service de son Pays. Ils me disent : « Vous qui le voyez, nous comprenons pourquoi vous avez confiance, mais nous qui sommes loin, nous constatons qu'il y a eu des erreurs commises, et nous ne comprenons pas sa ligne de conduite. Alors il faudrait avoir la foi du charbonnier. » Je leur ai répondu : « Eh bien oui, il faut avoir la foi du charbonnier, il faut suivre le chef aveuglément. Chercher à comprendre ? Mais vous n'avez rien à comprendre. On a perdu du temps à discuter, par conséquent, obéissons. »

Croire, obéir, combattre : Croire dans le Pays, croire en son Chef, croire en la nécessité de la Révolution nationale qu'il veut faire. Nous allons obéir et nous allons combattre, parce que de tous les côtés il y a des gens qui gardent le désir de revanche. Il n'y a pas de revanche à prendre,

mais il y a la France à faire vivre et nous voulons qu'elle vive. Nous savons que le chemin est rempli d'obstacles, que dans tous les coins il y a des gens qui nous guettent, nous savons qu'il y a des gens qui ne veulent pas perdre ce qu'ils ont, nous savons bien que les vieux partis veulent renaître, nous savons qu'il y a ceux qu'on appelait les « vieux crabes » et qui veulent reprendre place dans la vie de la Cité, nous savons bien qu'il y a certaines puissances internationales, nous savons bien aussi qu'il y a les professionnels de la Révolution, mais nous savons aussi que nous sommes des jeunes et nous croyons en nous.

Les Jeunes, véritables animateurs de la Révolution nationale.

Le Maréchal a appelé tout le monde à faire sa révolution parce que tous les Français ont leur place et que la France a besoin de tous les Français. Mais il y a des gens qui ont passé leur vie dans des compromissions ou des intrigues et il leur est parfois bien difficile d'accepter certains postes, mais nous nous passerons d'eux.

Convainquons ceux que nous pouvons convaincre, soyons des contagieux. Il y a ceux aussi qui veulent absolument opposer à la France leur inertie, ceux-là nous les briserons. Et vous autres, jeunes, dont le cœur est encore pur, l'âme intacte, vous qui croyez en la générosité, c'est vous qui serez les véritables animateurs de la Révolution nationale.

Que de fois n'ai-je pas entendu des gens en parlant de la jeunesse prononcer des paroles de mépris, qui souriaient ironiquement lorsqu'on parlait du Secrétariat de la Jeunesse et de tous les jeunes. Mais au fond, il y a la jeunesse qui monte, la jeunesse qui se prépare. La jeunesse pour nous, ce ne sont pas des petits jeunes bien sages, la jeunesse ce sont les Français, les Français qui ont conscience de refaire le Pays et qui sont décidés à le refaire. J'en rencontre à toutes les étapes de mon chemin qui sont pleins d'enthousiasme et c'est pourquoi à l'issue de chaque mission, je puis dire au Maréchal : vous pouvez avoir confiance dans le pays, dans sa jeunesse; donnez des ordres, commandez, exigez, dites-nous où il faut aller, je vous l'affirme, les jeunes viendront. Des témoignages, j'en ai à foison, j'ai composé un splendide livre d'or des témoignages que je reçois, les allocutions que l'on prononce à chacune de mes haltes. Hier je recevais d'un jeune élève ingénieur qui va sortir cette année de Centrale, la lettre dont j'extrais le passage suivant. J'ajoute que ce jeune est le fils d'un industriel considérable et qui pouvait s'il le voulait demain être très facilement à la tête d'une des usines de son père, mais qui y renonce parce qu'il estime qu'il y a un travail plus difficile à faire et qu'il veut faire ce travail. Voilà comment il s'exprime :

« Pour relever notre pays, pour faire notre Révolution nationale, je sais qu'il faut que tous les jeunes de tous les milieux se réunissent, se mettent à la tâche et ne se contentent pas de dire qu'il faut faire quelque chose en pensant que le voisin se donnera cette peine, sans autre dérangement pour lui que de crier bravo. Je sais que même en ayant la chance de bien réussir personnellement, je ne serais être réellement heureux que si mon pays redevient le beau pays que j'ai appris à aimer tout enfant... Et comme conclusion donnez-moi une place où vous voudrez, n'importe où, pour que je puisse servir. »

Dans une ville de l'Ouest, un autre jeune me présentant ses camarades, tout maigris, tout pâles, fatigués par les nuits d'alertes incessantes, me disait : *« Nous voulons être forts et sains pour travailler, travailler pour être libres, travailler pour être riches, pour que demain la France continuant son noble destin, puisse, à l'édifice d'un monde meilleur, apporter la pierre de son amour. »*

C'est beau, mais c'est surtout beau lorsqu'on songe au cadre dans lequel cela a été dit, et lorsqu'on voit ces visages amaigris devant lesquels on parle.

Et cet autre, à Nantes, alors qu'il évoquait la passation des consignes, alors qu'il évoquait la confiance que l'on doit avoir dans ses chefs se tournait vers moi, et au nom des trois mille jeunes qui étaient présents, me dit : vous pouvez le dire au Maréchal, ça suit !

Et oui, jeunes, ça suit. Je le sens dans cette jeunesse qui monte derrière le Maréchal et qui est toute prête à remplir sans défaillance la mission qu'on lui confie. Je le sens dans cette admirable armée de jeunes qui a confiance dans sa mission et qui comprend qu'elle a une chance inouïe de vivre en 1941.

Jeunes du Maréchal.

J'ai vu dans certains de nos voyages un miracle se produire. La foule est, sur la réserve; le Maréchal arrive, parle, questionne un ouvrier, serre une main, a un sourire pour un enfant, bavarde avec un vieillard; alors c'est fini, la conquête est faite, il a gagné les cœurs.

Notre Maréchal, c'est l'homme que j'appellerai l'homme providentiel. Les Français ont respecté en lui l'homme couvert de gloire de Verdun; les Français lui ont gardé une profonde reconnaissance de ce qu'il a fait en 1917 lorsque division par division, il a refait l'armée française, celle qui a remporté la victoire de 1918. Eh bien, je l'affirme, le Maréchal PETAIN de 1941 est encore plus grand.

Jeudi prochain, j'aurai la grande joie de l'accompagner en Limousin dans un voyage qu'il a voulu consacrer à la jeunesse française. Il y aura un grand, un très grand rassemblement de jeunes, près de quarante mille. Hélas, il y aura beaucoup d'absents et si des délégations viennent de toutes les provinces de France, ceux de la zone occupée ne seront qu'en très faible nombre.

Si vous me le permettez, je vous représenterai d'une façon toute spéciale, je dirai devant cette jeunesse de France, en la présentant au Maréchal, que je lui apporte d'une façon spéciale l'assurance que malgré toutes les incompréhensions, il y a en zone occupée et particulièrement à Paris, sa capitale, sa vraie capitale, sa capitale qui, nous l'espérons, ne tardera pas à le recevoir, je lui dirai qu'il y a une jeunesse qui le suit, qui l'aime, qui le comprend, qui obéira aveuglément à ses ordres.



G. PELORSON

Chef de la Propagande
des Jeunes.

Destin de la Jeunesse française.

Etre jeune aujourd'hui, cela signifie que l'on a souffert; souffert d'une débâcle qui a jeté notre pays à l'un des points les plus bas de son histoire et qui marque la fin d'un monde d'équivoques et d'injustices, mais cela signifie aussi, précisément parce que nous sommes au plus bas, parce que nous sommes acculés et que nous n'avons d'autre choix que de sombrer définitivement ou de nous relever, parce que cette débâcle a démontré la ruine de ce monde d'équivoques et d'injustices, être jeune cela signifie aussi que l'on espère, cela signifie que l'on lutte pour que cette espérance ne soit pas seulement un berceau d'illusions, pour qu'elle devienne une certitude. Etre jeune, cela signifie que l'on veut que cesse l'illusion, l'équivoque et l'injustice et que l'on s'attelle à la tâche d'une volonté commune et unique.

L'Union et l'Unité.

Et lorsque je dis unité, je ne dis pas seulement union.

Je veux dire communion absolue, définitive dans une seule foi, sous un même drapeau, aux ordres d'un seul Chef.

Ne nous faisons pas d'illusions, c'est à ce seul prix que la Jeunesse française pourra relever ce Pays.

La France d'avant-guerre n'était plus la France que dans ses jeunes. Pour ceux qui pourraient en douter, pour ceux qui pourraient nous accuser d'avoir trempé nous-mêmes dans son vieillissement, d'avoir participé à son usure, il n'est que de voir la splendide insurrection de la jeunesse lorsque le Maréchal la convoqua à ses côtés pour faire avec lui la Révolution nationale.

Les forces de la France dormaient dans sa jeunesse. Elles se sont éveillées à l'appel de PETAIN. Elles sont debout aujourd'hui. Elles répondent « présent ». Et, dans ce cri, déjà, réside leur premier acte d'unité.

Nécessité de choisir.

Sans doute, il y a encore aujourd'hui des jeunes qui hésitent et qui doutent. Peut-être n'ont-ils pas assez souffert, ni avant, ni pendant, ni après la débâcle. Peut-être est-ce parce qu'ils n'ont pas connu cette double souffrance de l'être qui vit et travaille dans l'injustice et du Français qui souffre pour la France, que ces jeunes là n'ont pas compris, soit qu'ils n'aient jamais été Français par le sang, par la race ou par le cœur, profondément, soit que certaines faveurs leur aient épargné les rigueurs du sort commun.

Sans doute, y a-t-il des jeunes assez vieux aujourd'hui pour céder aux argumentations spécieuses de ceux qui n'ont pas compris ou se refusent à comprendre, parce que cette compréhension lèse leurs intérêts ou leurs petites habitudes.

Mais je ne peux pas croire qu'un jeune Français digne de ce nom puisse hésiter un instant à choisir entre la France du Maréchal, qui est la France tout court, et cette image de notre pays dont se sont emparés les mensonges d'une propagande étrangère et que l'on essaie de maintenir par delà nos frontières, à tout prix, fût-ce à celui du sang français.

Je ne peux pas m'arrêter à croire qu'il existe aujourd'hui des jeunes, dans ce pays, qui peuvent hésiter encore à choisir entre un vieillard qui travailla toujours et travaille à maintenir vivant et entier l'honneur de la France, et ceux qui ne travaillent qu'à sa honte et à sa division, entre le héros de Verdun et l'homme de Dakar et de Syrie.

S'il existe encore de tels jeunes, il appartient à vous, mes camarades de les convaincre et de les ramener à la vraie France.

Face aux mensonges clandestins, vous devez vous dresser, car c'est à vous qu'incombe le devoir de porter haut devant le monde la véritable image de la France. A vous qu'incombe le devoir d'apporter aux esprits troublés la paix et la sérénité de notre vérité, et la confiance.

Il faut donc, d'abord, que vous soyez partout, impitoyablement dressés contre toute tentative de division partisane, de scission nationale.

Ensuite, il faut que vous passiez à l'offensive. Il faut que partout pénétrent votre esprit et votre vigilance. Que chaque cellule du grand corps social de la Jeunesse et de la France, famille-équipe-entreprise, que chaque cadre de cette activité, atelier, usine, école, lycée, facultés, que le stade aussi bien que la salle d'étude ou de travail, vous trouvent présents partout, inlassablement vigilants et actifs, tenaces et enthousiastes.

Il faut que vous fassiez cela. Par vos propres moyens, par ceux de vos équipes, comme par ceux que nous vous donnerons. Et nous vous en donnerons.

Jeunes du Maréchal.

Vous êtes les jeunes du Maréchal.

Vous ne lui devez pas seulement le respect qui revient à l'intégrité de son âge; vous ne lui devez pas seulement le culte qui revient aux héros; vous lui devez l'ardeur de tout votre enthousiasme.

Mission de la Jeunesse.

Ce que l'Europe, ce que le monde entier attend de nous, Français, aujourd'hui plus que jamais peut-être, c'est que nous sachions demeurer profondément Français, c'est que nous demeurions attachés de tout notre être, à notre sol, aux traditions de notre race, parce que ces traditions nous ont toujours inscrits dans le groupe de tête.

La France, à travers les siècles, a toujours passé pour un pays de bâtisseurs. Nos cathédrales en font foi.

Vingt années de bassesse et de médiocrité, de division et d'égoïsme, n'ont pu tuer en nous cette vertu.

Nous, les jeunes, nous la retrouverons. Nous la ferons jaillir de nous-même et du sol de notre pays, et nous rebâtirons la France avec le même amour qui fit la gloire de nos ancêtres.

Nous ne sommes pas seulement les jeunes du Maréchal.

Nous sommes les artisans de la nouvelle France.

L'Unité.

C'est cette force du passé, vieille de dix siècles, mais éternellement jeune, qui fait notre unité.

Il en est, je le sais, que ce mot d'unité effraie.

Je leur dirai : descendez en vous-même, et interrogez-vous sans arrière-pensée. Consultez votre chair, votre sang, écoutez battre votre cœur. Si ce cœur est Français, vous en reconnaîtrez la pulsation, dans cet instant précis, dans cette salle même à l'unisson de milliers d'autres cœurs. Et vous cesserez alors d'avoir peur.

La peur est une forme d'arrière-pensée. Nous ne devons plus avoir d'arrière-pensée.

Notre tâche exige aujourd'hui un don total de nous-mêmes.

Nous n'existions autrefois qu'en partie.

Il y avait bien encore, caché quelque part, au fond de chaque Français, un coin, où sommeillait la France. Mais ce qui était en éveil, c'était l'individu, ses intérêts, son quant-à-soi, ses chaleurs partisans. Chaque Français était un tas de pièces détachées, qu'on assemblait tant bien que mal aux grands jours de l'Histoire. Nous avons vu ce qu'un tel assemblage pouvait donner.

Au mieux, lorsqu'on faisait appel à l'union des Français, chacun accourait et consentait pour un temps à faire taire en lui les particularismes d'intérêt ou de parti. Chacun venait, avec l'idée bien arrêtée que le danger passé, il s'en irait de son côté.

On s'en remettait sur l'uniforme, pour tenir lieu aux Français d'unité.

Encore une fois, un tel état de chose et d'esprit a fait des preuves.

Et c'est pourquoi aujourd'hui, nous voulons l'unité et non pas seulement l'union.

Discipline.

Cette unité, cette volonté commune, elle est donc faite d'abord d'acceptation, de discipline.

Il faut que les Français, il faut que les jeunes Français comprennent que l'intelligence n'est pas le talent de critiquer et en critiquant de se dérober à la tâche. L'intelligence ne consiste pas à faire, en face de l'action, des réserves mentales. Elle est le génie de savoir se plier aux exigences communes de l'action nécessaire pour le bien de l'équipe et de la nation.

Il faut que les Français et plus particulièrement les jeunes comprennent que c'en est fini des dérobades et l'intelligence devant l'action, ou bien qu'il en sera fini de l'intelligence et de la France.

Acceptation donc, acceptation de la discipline et de l'autorité.

Pendant 20 ans nous avons souffert de l'absence de chefs à la tête de ce pays. Mais si nous avons manqué de chefs c'est essentiellement parce que nous n'étions pas dignes d'en avoir. Nous avions perdu le sens de cette vieille sagesse politique, selon laquelle il faut savoir obéir, avant de savoir commander. Nous n'avions pas de chefs parce que nous ne savions pas obéir, parce que nous ne voulions pas avoir de chefs.

Si nous voulons redevenir un grand peuple, une grande nation, il nous faudra recommencer par la plus grande humilité. Il nous faudra réapprendre à obéir.

La première gloire de la Jeunesse française dans la construction de la France nouvelle, ce sera de donner à ses aînés cet exemple qu'elle saura se taire dans un même silence et se manifester dans l'action par une même volonté d'obéissance, lorsque l'intérêt ou l'urgence commandent. Ce sera de savoir obéir et se plier au service commun, que lui imposera la nécessité de la résurrection de la Nation.

Les chefs de cette Jeunesse, eux-mêmes, sauront se taire et obéir devant les ordres venus d'en haut, de plus haut.

Enfin, les chefs suprêmes, que donnera plus tard cette jeunesse, n'auront acquis cette suprématie que parce qu'ayant fait taire en eux l'individu, ils n'écouteront plus, au faite de la hiérarchie nouvelle, que l'intérêt de la Communauté française, la foi de la Patrie, la volonté de la Nation.

Les chefs futurs de la France qui sortiront de la Jeunesse, auront su se plier tout d'abord à l'école dure entre toutes de l'obéissance suprême.

Hiérarchie.

Ce n'est que lorsque la discipline et l'autorité seront assises parmi nous, lorsque ceux qui doivent obéir sauront obéir, ceux qui doivent commander sauront commander, lorsque nous aurons établi cette hiérarchie nécessaire, que régnera la justice pour tous.

« Discipline, autorité, justice, pour tous », a dit le Maréchal.

Cette justice ne sera pas l'égalité ancienne : l'égalité des droits. Elle ne sera pas ce faux libéralisme qui, sous couleur d'égalité, laissait la porte ouverte à toutes les injustices sociales, toutes les équivoques de la vie.

Elle sera l'égalité de tous devant les devoirs.

Elle ne se traduira pas par une fausse hiérarchie de la naissance ou de l'argent.

La hiérarchie nouvelle, les grades dans l'autorité nouvelle seront l'expression d'un maximum croissant de devoirs.

Elle aura pour sanction dans la réalité, et pour récompense, le degré d'action dont sera capable ce citoyen de la nouvelle France. Au maximum de devoirs que chaque Français sera à même d'assumer, correspondra le maximum de liberté dans l'action, c'est-à-dire de responsabilités.

Car la vraie liberté c'est cela : être à même pour l'individu d'assumer toutes les ressources de son être, les responsabilités de son intelligence et de son génie propre.

S'il en est parmi vous, mes Camarades, qui puissent craindre que l'exercice d'une telle discipline n'aboutisse éventuellement à un amoindrissement de la personne humaine, je crois que les paroles que je viens de prononcer doivent leur fournir la certitude qu'il n'en est rien.

Je ne connais pour ma part, rien qui puisse autant exalter la personne humaine, rien qui puisse la porter à un point plus élevé d'incandescence, rien qui puisse la faire briller au sein de la collectivité d'un plus vif éclat que cette école de l'obéissance et de l'autorité.

C'est dans la mystique du Chef que la personne humaine trouve sa meilleure école et sa plus grande exaltation.

C'est la mystique du Chef qui commandera la naissance de la nouvelle France. C'est elle qui sera le ferment véritable de la Révolution nationale, de notre Révolution à nous, Jeunes.

Chefs à tous les étages de cette immense pyramide que nous sommes décidés à construire.

Capitaines de nous-mêmes d'abord. C'est là le premier acte. Que chacun de nous soit un bloc dur et uni qui vienne s'insérer dans la construction générale du Pays.

Chefs d'équipe, Chefs de chantier, Chefs d'entreprise, que chaque cellule de l'activité de la Nation forme un tout solidement uni et cohérent et vienne s'insérer en bloc dans cette même construction.

Ainsi, au fur et à mesure qu'ira croissant l'importance de la cellule, les chefs se trouveront portés de plus en plus haut vers le faite de l'édifice.

Ainsi s'élèvera par la force de nos âmes et de nos cœurs, autant que par la force de nos muscles et de nos bras, l'édifice géant de la reconstruction.

Mais pour parvenir à cette fin, je le répète, mes camarades, il faut que nous soyons unis.

Une nouvelle Foi.

Il faut qu'un même sang nouveau anime notre foi. Il faut qu'une foi nouvelle et commune cimenter nos efforts. Foi dans la France et dans sa destinée. Que chacun se sente le Chevalier responsable de cette destinée commune.

Foi dans le Maître actuel de cette destinée, dans le chef incontesté, incontestable : le Maréchal.

Foi aussi dans les dépositaires de la volonté du Chef.

Foi absolue, pour nous autres jeunes, dans le Chef que nous a donné le Maréchal : Georges LAMIRAND.

Ces assises, mes camarades, devront rester dans vos mémoires comme ce commencement de la grande construction.

Il m'est venu de différents côtés que certains avaient voulu y voir une manifestation partisane. Ils en ont pris prétexte pour s'abstenir. C'est eux qui, par leur abstention, se sont conduits en partisans.

Cette réunion d'aujourd'hui déborde largement le cadre d'une manifestation.

Elle équivaut à la pose d'une première pierre. Nous y aurons jeté les fondations de l'unité de la Jeunesse française. C'est sur cette unité que nous devons bâtir. Si j'ai parlé des abstentions, je l'ai fait sans amertume, dans la foi, dans la confiance absolue que ceux qui aujourd'hui n'ont pas encore compris, ne tarderont pas à comprendre.

Ils comprendront bientôt qu'on ne fait pas la Révolution nationale, qu'on ne fait aucune révolution, quelle qu'elle soit, avec des arrières-pensées.

Etre révolutionnaire, cela exige le don définitif et total de soi et c'est ce don total de soi qui constitue l'unité dans la volonté et dans l'effort.

Ce don total, je l'ai fait, pour ma part, sans arrière-pensée et je veux l'illustrer aujourd'hui par un serment auquel, j'en suis sûr, pas un de nous ne manquera de s'associer parce que ce serment est celui d'un Français et d'un Jeune.

— Chef, devant vous, devant mes camarades, je jure de servir jusqu'au bout de mes forces, la France avec le Maréchal.

— Je jure de lutter jusqu'au bout de mes forces pour la Révolution nationale, pour qu'au jour dit, dans la paix revenue, notre pays soit debout, à sa place, et que lorsqu'on criera « France Nouvelle, à nous » la Jeunesse française se lèvera tout entière et répondra d'un seul cri : « Jeunes, Présents ! ».



Yves de VERDILHAC

Chef des Délégués régionaux en zone occupée.

C'est la première fois que le Chef de la Jeunesse française parle en public à Paris. Si je prends la parole avant lui, ce n'est certes pas pour le présenter parce que le Chef se présente seul; ce n'est pas davantage pour vous apporter une solution à ce problème de la Jeunesse française qu'il faudra bien résoudre, car cela aussi c'est l'affaire du chef. Si je suis là, c'est seulement pour vous dire les espérances que le Secrétariat général a mises en vous, pour vous dire combien il espère pouvoir répondre à vos désirs en donnant à la Jeunesse de France la constitution qu'il lui a promise, pour vous dire enfin quels sont les jeunes hommes qu'il a nommés dans les provinces, semblables aux fondations que l'on met en place avant de bâtir la maison.

Le rôle du Délégué régional.

Ces hommes, les délégués régionaux de la Jeunesse, ce sont vos amis, vos conseillers, vos guides. Et pour tous ceux d'entre vous qui n'appartiennent à aucun mouvement de jeunesse, ce sont les chefs naturels que le Secrétariat général à la Jeunesse vous a donnés dans chacune de vos régions.

Le délégué régional, c'est le représentant direct de Georges LAMIRAND, chef de la Jeunesse française, auprès des jeunes de province; et c'est par là même le représentant du Maréchal auprès de la Jeunesse française; c'est aussi le porte-parole de la Jeunesse auprès du Maréchal. Le délégué de la Jeunesse est celui qui doit conduire les jeunes sur le chemin de leur mission; et leur mission, vous le savez, c'est la Révolution nationale. Cette révolution n'est pas faite. Elle est à faire, nous la ferons.

Il y a deux sortes de gouvernants.

Vous savez que dans la vie d'un peuple il y a deux sortes de gouvernants : ceux qui commandent et ceux qui administrent. Ceux qui commandent sont des chefs, ceux qui administrent sont des fonctionnaires. Le chef doit définir un but et donner des ordres. L'administrateur a été créé pour mettre à la disposition du chef les moyens de parvenir au but que celui-ci a fixé.

Ce qui a perdu notre Pays, entre bien d'autres choses, vous le savez, c'est qu'il a répudié ses chefs par haine de la hiérarchie, par haine de l'autorité, par haine démocratique et maçonnique de l'ordre naturel des choses, par perte de l'esprit politique et national, qui a été remplacé par l'esprit politicien et faussement international.

C'est contre ce dernier que le Maréchal a réagi. C'est aussi la raison pour laquelle il a voulu aider les premiers pas de la Révolution nationale, en donnant à la Jeunesse un chef ! Mais ce chef, seul, unique, isolé, semblable à l'enfant livré aux hommes, il l'a envoyé en éclaireur, sachant bien qu'il aurait mille obstacles à surmonter avant de réaliser cette unité tant désirée de la Jeunesse française. Il lui a donné un outil, un outil qui valait ce qu'il valait, c'est-à-dire qui valait plus parce que fait avec les vieux aciers, les vieux matériaux, conçu sur le plan ancien. Il lui a donné un outil quand même et cet outil c'est le Secrétariat général à la Jeunesse. Ce secrétariat, si petit, si faible, combien n'ont-ils pas été à vouloir le tuer dans l'œuf, sachant qu'il était peu de chose aujourd'hui, quantité presque négligeable, mais que, semblable au nouveau-né qui devient un homme, il deviendrait, si l'on n'y prenait garde, le grand et très révolutionnaire Ministère de la Jeunesse française.

Jeunes de France, à la rescousse !

Le chef a d'abord défendu sa maison, son outil, parce que, si imparfait qu'il fût, il en avait besoin pour travailler; mais c'est vous, les jeunes de France, qu'il appelle à la rescousse pour l'aider à défendre son bien, qui est aussi votre bien, que vous devez faire grandir et fructifier. C'est à vous de l'aider, en faisant cette Révolution à laquelle vous êtes conviés; à l'aider sans crainte, malgré les obstacles et les embûches.

C'est de cela dont la France a failli mourir : c'est d'avoir eu trop d'hommes qui savaient tout et ne comprenaient rien, trop d'hommes sans caractère et sans énergie. C'est parce qu'il les connaissait bien que le Maréchal ne leur a pas confié cette mission qu'il vous a réservée, celle de faire la Révolution Nationale.

Mission de notre génération.

La génération précédente ne pourra pas dépasser le nationalisme réclamé par le Maréchal, car elle n'a jamais été capable de l'atteindre. Elle a ruiné les provinces, elle n'a pas épargné la notion de Patrie. Nous avons tout à faire, tout à reconstruire : provinces, nation et véritable collaboration européenne. C'est la mission de notre génération, mission que, seuls, vous pouvez comprendre, mission que, seuls vous pouvez réaliser.

Espoirs dans la France.

Ne dites pas que tout est perdu parce que nous n'avons encore presque rien fait; dites seulement que nous n'avons pas le temps de nous reposer, pas le temps de nous livrer à la moindre discussion intérieure, cette discussion dans laquelle on voudrait nous voir sombrer. Le Maréchal nous a donné un chef; cette unité il s'emploie à la réaliser. Des obstacles ont surgi, des obstacles surviendront encore; peu importe. Le Maréchal a placé sa confiance et ses espoirs dans la jeunesse; envers et contre tous, envers et contre tout, la Jeunesse française se retrouvera, la Jeunesse française s'unira, parce que l'unité est la condition essentielle de l'ordre, parce que l'ordre est condition essentielle de la résurrection.

